

Tout en bâton

Inutile d'aller au pied des pyramides pour essayer le tahtib. C'est au parc Montsouris, à Paris, que notre reporter a testé cet art martial égyptien qui se pratique depuis cinq mille ans



THOMAS SAINT-CRICQ

Les chevilles... Encore une fois. Depuis quelques minutes, l'obsession de mon adversaire est de viser avec un bâton de bois, deux fois plus épais qu'un manche à balai, mes pieds fatigués. C'est comme s'il voulait me briser les tibias... Pour éviter de tels sévices, je n'ai d'autre choix que d'esquiver en sautant aussi maladroitement qu'instinctivement pour contre-attaquer. C'est un passage obligé, paraît-il, pour maîtriser le tahtib (littéralement « jouer avec le bout de bois ») et me glisser dans la peau d'un soldat digne des plus grands pharaons d'Égypte.

La discipline à laquelle je m'adonne depuis une heure et demie sous une averse printanière a été inventée sur les bords du Nil, il y a près de cinq mille ans. Si l'on en croit les égyptologues, cet art martial aurait été inventé et codifié dans l'armée pour former au combat les soldats des rois de l'Égypte antique. Loin de Louxor ou des pyramides de Gizeh, je la découvre à Paris, au parc Montsouris.

Moi qui m'imaginai dans « Cléopâtre », je me retrouve dans « Star Wars. Le retour du Jedi »

ris. C'est ici, à quelques encablures du périphérique sud, qu'une poignée de passionnés d'égyptologie et d'arts martiaux tentent de lui redonner vie.

Adel Paul Boulad, les cheveux grisonnants et le regard perçant, dirige l'entraînement de tahtib. A 62 ans, il en paraît quinze de moins. Né à Port-Saïd, ce professeur de karaté, de judo et d'aïkido qui vit en France depuis son adolescence consacre aujourd'hui une partie de sa vie à la reconnaissance de l'art de ses ancêtres.

Ce matin, ils sont quinze, hommes, femmes, d'un peu tous les âges à partir de l'adolescence, à attendre ses instructions. L'entraînement commence par un échauffement classique – footing, pas chassés, étirements, avec toujours le bâton en main. La séance est menée par Alain, 63 ans, taillé comme une armoire normande. Le tahtib aurait-il le pouvoir de jeunesse ?

Le premier atelier consiste à manier le bâton. Indispensable, puisque pour gagner, le combattant doit avec sa canne, longue de 1,40 mètre, toucher son adversaire une fois à la tête ou trois fois au corps. Jusqu'au XIX^e siècle, les Égyptiens avaient l'habitude de se débiter avec des armes en bois « *suffisamment solides pour casser un os* », assure Adel Paul Boulad. L'issue de ces combats sanglants était parfois la mort. Aujourd'hui, le bois – du rotin – est creux pour éviter les blessures, et la pratique exclut toute agressivité. Comme les autres, je me contente de jeter mon bâton en l'air en sautillant. Avec plus ou moins de souplesse, je le rattrape en gardant le genou levé. Un truc de majorette me dis-je... « *Un travail pour centrer son corps et connaître son point d'équilibre* », rétorque Adel, qui a dû lire dans mes pensées.

Les consignes, comme les mouvements, sont réalisées avec discipline et autorité. Nous sommes dans un art avant tout militaire. Mais très vite, le ton change. Cette fois-ci, ce n'est plus Alain, le musculeux sexagénaire, mais Marion, une étudiante, fine comme le bâton qu'elle tient dans la main, qui dirige l'exercice. Marion, comme d'autres jouteuses du jour, pratiquait jusqu'ici la danse orientale. Je comprends alors que le tahtib est peut-être bien plus qu'une antique technique de combats.

Au fil des millénaires, les paysans et les bergers se sont approprié la discipline pour en faire un jeu de défis. Accompagné de danses, de chants et de musique traditionnelle, le tahtib est devenu un rite festif que l'on retrouve lors des mariages et des fêtes dans les villages de la vallée du Nil.

Adel se tient à l'écart du groupe et cale sa darbouka, une sorte de djembé égyptien, entre son bras et sa cuisse. Celui que je prenais jusqu'ici pour un « petit caporal » devient maestro et donne le tempo. Bâton en main et ceintures de tissu nouées autour de la taille,

les combattants commencent une danse faite de petit pas sur la pointe des pieds et de sauts latéraux.

La danse me paraît tribale et noble à la fois. Les pas sont assez simples – « *pas du petit cheval, pas du chameau* » –, mais gracieux. Je pensais être perdu, contraint à observer puis à imiter péniblement mes coéquipiers comme le font certains enfants à la kermesse de fin d'année, mais pour la première fois j'entre en osmose avec le reste de la troupe. Nous venons de réaliser ce qu'Adel appelle les « *pas d'ancre* » Ils sont indispensables pour puiser l'énergie avant le combat. Voilà une heure que l'entraînement a commencé, et je me sens rempli d'harmonie et d'énergie...

Mais cela ne dure pas. Quelques douleurs à l'épaule commencent à poindre. Il faut dire que, depuis le début de la matinée, on m'oblige à soulever en permanence ma canne au-dessus de ma tête, le bras tendu. « *Tu dois protéger ta tête! sinon...* », m'avertit Adel, en enchaînant quatre coups retenus sur le crâne et les côtes sans que je puisse réagir.

Les jouteurs commencent une nouvelle chorégraphie au son des darboukas. Je les rejoins et nous formons un cercle parfait. Deux combattants, un homme et une femme, se toisent à l'intérieur du cercle. Ils continuent à danser, sans jamais lâcher le regard de l'autre ni leur garde. La musique s'accélère. C'est le moment du salut : les jouteurs se font face. Chacun est le miroir de l'autre. Dans une totale symétrie, ils font tourner leur bâton au-dessus de leur tête en frôlant le crâne de leur adversaire. Le combat peut commencer.

Les bâtons s'entrechoquent, les combattants virevoltent, pivotent, se jettent au sol en faisant des roulades puis se relèvent... Moi qui m'imaginai dans *Cléopâtre*, je me retrouve dans *Star Wars. Le Retour du Jedi*. Ce qui n'est pas pour me déplaire. Je demande au maître la permission de combattre. Gabriel, le plus

jeune joueur du groupe, sera mon adversaire. Le garçon de 14 ans me rend bien 30 cm. Puisqu'au tahtib le bâton est un prolongement du bras et que mes bras sont bien plus grands que les siens, j'imagine d'abord le frapper d'un coup sec à distance par-dessus ma tête. Mais on ne révolutionne pas cinquante siècles d'histoire sociale et militaire en assénant un simple coup de gourdin...

Je le comprends dès l'amorce du protocole. La mélodie jouée par les darboukas me transporte. Au moment du salut, je deviens le calque de Gabriel, et le respect l'emporte sur l'envie de gagner. Je décide d'appliquer les mouvements que je viens d'apprendre. Mais comme lors de ces exercices, la coordination de mes jambes et mes bras laisse à désirer. Il me faudrait au moins un mois pour maîtriser les mouvements. Gabriel me touche à la tête. Applaudissements et tambourinements, les joutes sont terminées. Adel nous rassemble dans une sorte de mêlée circulaire et nous demande de « *jeter [nos] mauvaises pensées à la poubelle* » à chaque coup de bâton. Nous frappons quatre fois dans le vide en criant. Je suis vidé comme après une – trop – longue session à la piscine. Je ressors de cet entraînement mentalement apaisé.

Selon Adel Paul Boulad, seules 5 000 personnes pratiqueraient encore le tahtib dans les villages d'Égypte. En février, l'Égypte a déposé un dossier de candidature auprès de l'Unesco pour faire reconnaître cette discipline comme patrimoine culturel immatériel. Il sera examiné en novembre et pourrait ainsi, comme le fest-noz breton ou la *paghjella*, le chant polyphonique corse, être protégé au nom de l'humanité. Le but d'Adel est d'en faire un sport universel, « *pour qu'il fasse le tour du monde avant de revenir dans son pays d'origine* ». Comme l'avait fait le judo, codifié par Jigoro Kano au début du XX^e siècle. ■

PRATIQUE

UN PEU D'HISTOIRE

Protéger le pharaon
 Les origines du tahtib remontent à plus de cinq mille ans. On retrouve les premières règles gravées sur les tombes de Sahouré,

pharaon de la V^e dynastie (2800 avant J.-C.), au cœur des pyramides d'Abousir, à 30 km au sud du Caire. Avec le tir à l'arc et la lutte, le tahtib est à l'époque l'une des trois techniques phares d'entraînement des soldats chargés de la sécurité du pharaon.

Au cours des millénaires suivants, les paysans et bergers de la haute Égypte – uniquement des hommes – s'approprient ces méthodes pour se défier amicalement avec leur bâton le soir venu après la journée de travail. On le pratique alors en musique et en tenue traditionnelle. L'art martial devient jeu. Longtemps relégué au rang de rite festif pratiqué lors des mariages, il est aujourd'hui réhabilité et codifié comme art martial par une poignée de passionnés menés par le Franco-Égyptien Adel Paul Boulad.



ÉQUIPEMENT

La djellaba au placard

La *galabeia*, ample tenue traditionnelle en tissu de la vallée du Nil, n'a plus la cote. Cette sorte de djellaba égyptienne, utilisée par les jouteurs de tahtib depuis des millénaires, a une connotation trop rurale pour plaire aux urbains du Caire, et trop exotique pour développer une discipline qui se voudrait universelle. En France, les pratiquants du tahtib moderne s'habillent en t-shirts et cuissards ou collants noirs moulants pour fluidifier les mouvements, et se drapent d'une ceinture de tissu à trois

pans. La ceinture, nouée sous le nombril, favorise l'équilibre du corps. Pour une première séance, baskets souples et tenue de sport légère suffisent.

Un bâton venu d'Asie

Élément indispensable, le bâton de tahtib est fabriqué en fibre de rotin. Cette tige creuse provenant d'Asie du Sud-Est a été choisie pour sa souplesse et sa légèreté afin de ne pas blesser les participants. Chaque bâton, dont on ne doit jamais se séparer durant la séance, mesure 1,40 m et pèse jusqu'à 600 grammes.

Un hautbois de combat

La musique traditionnelle égyptienne est totalement associée à la discipline. Un orchestre composé de joueurs de darboukas (percussions) et de mizmar (hautbois) accompagne les jouteurs, même lors des séances d'entraînements. Le rythme des mélodies guide celui du combat. Lorsque la cadence est rapide, les joueurs

accélèrent leurs mouvements ; quand elle ralentit, les combattants sont priés d'évacuer leur agressivité.

À SAVOIR

Initiations
 La trentaine de jouteurs français de l'association Seiza se réunissent deux fois par semaine, le samedi matin et le mardi soir, pour une séance de tahtib en plein air au parc Montsouris, à Paris (14^e arrondissement). Un show de démonstration est prévu samedi 24 mai à Nogent-sur-Marne (Val-de-Marne) lors de la nuit des arts martiaux.